

LA VIE POPULAIRE

LA VIE POPULAIRE
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
LE JEUDI ET LE DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et tous les Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien. 18

ABONNEMENTS : { Paris et Dép^{ts}. 6 m., 9 fr. — 12 m., 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Ma maison de campagne, par G. Moyret. — II. La Main, par Guy de Maupassant.

— III. Françoise Chamaillat, par Albert Pinard. — IV. Le docteur Marchand, par Adolphe Badin. — V. Cruelle énigme, par

Paul Bourget. — VI. Le roi des montagnes, par Edmond About. — VII. Germinal, par Emile Zola. — Avis et communications.

LA MAIN



Je voyais l'horrible main noire courir comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. (Voir à la page 595.)

HISTOIRE DE LA SEMAINE

MA MAISON DE CAMPAGNE ⁽¹⁾

J'ai ramassé une honnête fortune dans la falsification de la margarine, ce qui m'a permis de réaliser le rêve de ma vie ; je me suis offert une maison de campagne.

J'ai toujours adoré la nature. Que voulez-vous ? je trouve que ça vous élève l'âme. Ne me parlez pas, cependant, de ces sites soi-disant pittoresques, de ces paysages plus ou moins romantiques, véritables nids à sciatiques et à rhumatismes. Ce qu'il me faut, à moi, c'est la nature calme, la nature tranquille, la nature bourgeoise, en un mot.

Ainsi j'abhorre les montagnes ; ça arrête, ça absorbe l'air, on étouffe, et puis il faut monter, il faut descendre ; fastidieux en diable.

Non, pas de montagnes.

L'eau, très gentil ; les lacs, les rivières, charmants — dans les barcarolles ; en réalité, l'eau, c'est encore ce que l'on a inventé de plus humide ; or, l'humidité, c'est la ruine du corps.

Non, pas d'eau.

Les arbres, superbe ; oh ! superbe les arbres — dans les tableaux ; dans la vie usuelle c'est plein de bêtes, des bêtes sales, qui piquent ; ça donne de l'ombre ; or, l'ombre est humide, très humide même. Mauvaise affaire.

Non, pas d'arbres.

Passé encore pour le gazon, quoiqu'on ne sache jamais dans quoi on marche.

Vous voyez d'ici ma petite propriété ? — Pas de montagnes, pas d'eau, pas d'arbres, mais de l'air et toujours de l'air.

Vous vous imaginez que c'est triste ? Quelle erreur. A droite, j'ai une usine ; à gauche, une manufacture ; en face une fabrique, une fabrique d'engrais ; rien de plus sain pour la santé.

Les samedis soir, par exemple, on fait la paye aux ouvriers ; il y en a des centaines ; ils chantent, ils se battent toute la nuit ; c'est d'une gaieté !...

Sans compter que le chemin de fer passe derrière ma maison : trois cent dix-sept trains toutes les vingt-quatre heures... Allez ! on n'a pas le temps de s'ennuyer.

Ça m'a coûté bon, mais je ne regrette pas mon argent. Mon jardin est un peu petit ; seulement la terre est excellente, la terre est forte, un peu trop forte même ; elle dévore tout ce qu'on y met. Ainsi, j'avais planté de la vigne, j'espérais récolter du... phylloxera. Je n'aurais pas été fâché de montrer à ma femme comment c'est bâti, cette bête-là. Le phylloxera ne s'y est pas risqué, ou, s'il est venu, il a claqué — avec la vigne, du reste.

Pour me soustraire à ces émotions d'horticulteur, j'ai fait bitumer mon jardin et j'ai acheté pour plusieurs milliers de francs de cactus et d'aloès... en zinc, ce qui donne à ma propriété un cachet tout exotique.

Un coup de plumeau et c'est plus verdoyant que jamais !

Le seul ennui, c'est les visites. Les amis de Paris vous disent : — Tiens vous avez une maison de campagne, nous irons vous voir.

Ils débarquent le dimanche, en smala, avec des fournées d'enfants, mais ils ont affaire à plus malin qu'eux.

Nous nous claquemurons, nous fermons grilles, portes et volets, — le chien est musclé, et bien cachés, nous contemplons nos invités, qui se suspendent des heures entières à la sonnette, en poussant des exclamations furibondes.

De guerre lasse, ils se décident à s'éloigner et vont se faire écorcher dans les restaurants des envi-

rons ; ils errent toute la journée comme des âmes en peine.

Nous continuons à les guetter ; à chaque minute ils reviennent, exténués, poussiéreux et s'accrochent de nouveau à la sonnette.

Le soir après le dernier train, bien tard nous nous hasardions à donner signe de vie. Maintenant, on ne s'y fie plus. Figurez-vous qu'une bande de ces idiots-là avait manqué le dernier départ. Ils nous ont pincés au moment où nous mettions le nez dehors. Ils étaient dix-sept ; il a fallu les coucher !

Je conçois que le pays les attire ; il devient superbe, le pays ; de tous côtés on construit des maisons à six étages, de vrais palais. Les rues sont pleines de voitures, de tramways, de charrettes ; c'est un mouvement, une animation !... Devant ma porte une foire à demeure s'est installée avec chevaux de bois, tirs, musiques... une jubilation perpétuelle.

Et puis nous avons une bande de voleurs, de vrais brigands, qui pillent et assassinent toutes les nuits. Chaque matin c'est un nouveau fait divers ; on a de quoi causer toute la journée.

Vous comprenez que ces gredins aient opéré ailleurs si la localité n'était pas riche et prospère.

Aussi quand je m'ennuie, à moi-même, les charmes et les séductions de la nature, j'entre en rage contre nos imbéciles d'ancêtres, qui n'ont pas eu l'idée si simple et si hygiénique de construire Paris à la campagne.

G. MOYNET.

LA MAIN ⁽¹⁾

On faisait cercle autour de M. Bermutier, juge d'instruction, qui donnait son avis sur l'affaire mystérieuse de Saint-Cloud. Depuis un mois, cet inexplicable crime affolait Paris. Personne n'y comprenait rien.

M. Bermutier, debout, le dos à la cheminée, parlait, assemblait les preuves, discutait les diverses opinions, mais ne concluait pas.

Plusieurs femmes s'étaient levées pour s'approcher et demeuraient debout, l'œil fixé sur la bouche rasée du magistrat d'où sortaient les paroles graves. Elles frissonnaient, vibraient, crispées par leur peur curieuse, par l'avidité et insatiable besoin d'épouvante qui hante leur âme, les torture comme une faim.

Une d'elles, plus pâle que les autres, prononça pendant un silence :

— C'est affreux ! Cela touche au « surnaturel ». On ne saura jamais rien.

Le magistrat se tourna vers elle :

— Oui, madame, il est probable qu'on ne saura jamais rien. Quant au mot surnaturel que vous venez d'employer, il n'a rien à faire ici. Nous sommes en présence d'un crime fort habilement conçu, fort habilement exécuté, si bien enveloppé de mystère que nous ne pouvons le dégager des circonstances impénétrables qui l'entourent. Mais j'ai eu, moi, autrefois, à suivre une affaire où vraiment semblait se mêler quelque chose de fantastique. Il a fallu l'abandonner, d'ailleurs, faute de moyens de l'éclaircir.

Plusieurs femmes prononcèrent en même temps, si vite que leurs voix n'en firent qu'une :

— Oh ! dites-nous cela.

M. Bermutier sourit gravement, comme doit sourire un juge d'instruction. Il reprit :

— N'allez pas croire, au moins, que j'aie pu, même un instant, supposer en cette aventure quelque chose de surnaturel. Je ne crois qu'aux causes normales. Mais si, au lieu d'employer le mot « surnaturel », pour exprimer ce que nous ne comprenons pas, nous nous ser-

vions simplement du mot « inexplicable », cela vaudrait beaucoup mieux. En tout cas, dans l'affaire que je vais vous dire, ce sont surtout les circonstances environnantes, les circonstances préparatoires qui m'ont ému. Enfin, voici les faits :

J'étais alors juge d'instruction à Ajaccio, une petite ville blanche, couchée au bord d'un admirable golfe qu'entourent partout de hautes montagnes.

Ce que j'avais surtout à poursuivre là-bas, c'étaient les affaires de vendetta. Il y en a de superbes, de dramatiques au possible, de féroces, d'héroïques. Nous retrouvons là les plus beaux sujets de vengeance qu'on puisse rêver, les haines séculaires, apaisées un moment, jamais éteintes, les ruses abominables, les assassinats devenant des massacres et presque des actions glorieuses. Depuis deux ans, je n'entendais parler que du prix du sang, que de ce terrible préjugé corse qui force à venger toute injure sur la personne qui l'a faite, sur ses descendants et ses proches. J'avais vu égorger des vieillards, des enfants, des cousins, j'avais la tête pleine de ces histoires.

Or j'appris un jour qu'un Anglais venait de louer pour plusieurs années une petite villa au fond du golfe. Il avait amené avec lui un domestique français, pris à Marseille en passant.

Bientôt tout le monde s'occupa de ce personnage singulier, qui vivait seul dans sa demeure, ne sortant que pour chasser et pour pêcher. Il ne parlait à personne, ne venait jamais à la ville, et, chaque matin, s'exerçait pendant une heure ou deux à tirer au pistolet et à la carabine.

Des légendes se firent autour de lui. On prétendit que c'était un haut personnage fuyant sa patrie pour des raisons politiques ; puis on affirma qu'il se cachait après avoir commis un crime épouvantable. On citait même des circonstances particulièrement horribles.

Je voulus, en ma qualité de juge d'instruction, prendre quelques renseignements sur cet homme ; mais il me fut impossible de rien apprendre. Il se faisait appeler sir John Rowell.

Je me contentai donc de le surveiller de près ; mais on ne me signalait, en réalité, rien de suspect à son égard.

Cependant, comme les rumeurs sur son compte continuaient, grossissaient, devenaient générales, je résolus d'essayer de voir moi-même cet étranger, et je me mis à chasser régulièrement dans les environs de sa propriété.

J'attendis longtemps une occasion. Elle se présenta enfin sous la forme d'une perdrix que je tirai et que je tuai devant le nez de l'Anglais. Mon chien me la rapporta ; mais, prenant aussitôt le gibier, j'allai m'excuser de mon inconvenance et prier sir John Rowell d'accepter l'oiseau mort.

C'était un grand homme à cheveux rouges, à barbe rouge, très haut, très large, une sorte d'hercule placide et poli. Il n'avait rien de la raideur dite britannique et il me remercia vivement de ma délicatesse en un français accentué d'outre-Manche. Au bout d'un mois, nous avions causé ensemble cinq ou six fois.

Un soir enfin, comme je passais devant sa porte, je l'aperçus qui fumait sa pipe, à cheval sur une chaise, dans son jardin. Je le saluai, et il m'invita à entrer pour boire un verre de bière. Je ne me le fis pas répéter.

Il me reçut avec toute la méticuleuse courtoisie anglaise, parla avec éloges de la France, de la Corse, déclara qu'il aimait beaucoup cette pays et cette rive.

Alors je lui posai, avec de grandes précautions et sous la forme d'un intérêt très vif, quelques questions sur sa vie, sur ses projets. Il répondit sans embarras, me raconta qu'il

(1) Entre garçons (J. Lévy, éditeur).

(1) Contes du jour et de la nuit, Marpon et Flammarion.

avait beaucoup voyagé, en Afrique, dans les Indes, en Amérique. Il ajouta en riant :

— J'avé eu bôcoup d'aventures, oh ! yes.

Puis je me remis à parler chasse, et il me donna des détails les plus curieux sur la chasse à l'hippopotame, au tigre, à l'éléphant et même la chasse au gorille.

Je dis :

— Tous ces animaux sont redoutables.

Il sourit :

— Oh ! nò, le plus mauvais c'était l'homme.

Il se mit à rire tout à fait, d'un bon rire de gros Anglais content :

— J'avé beaucoup chassé l'homme aussi.

Puis il parla d'armes, et il m'offrit d'entrer chez lui pour me montrer des fusils de divers systèmes.

Son salon était tendu de noir, de soie noire brodée d'or. De grandes fleurs jaunes couraient sur l'étoffe sombre, brillaient comme du feu.

Il annonça :

— C'était une drap japonaise.

Mais, au milieu du plus large panneau, une chose étrange me tira l'œil. Sur un carré de velours rouge, un objet noir se détachait. Je m'approchai : c'était une main, une main d'homme. Non pas une main de squelette, blanche et propre, mais une main noire desséchée, avec les ongles jaunes, les muscles à nu et des traces de sang ancien, de sang pareil à une crasse, sur les os coupés net, comme d'un coup de hache, vers le milieu de l'avant-bras.

Autour du poignet, une énorme chaîne de fer rivée, soudée à ce membre malpropre, l'attachait au mur par un anneau assez fort pour tenir un éléphant en laisse.

Je demandai :

— Qu'est-ce que cela ?

L'Anglais répondit tranquillement :

— C'était ma meilleur ennemi. Il vené d'Amérique. Il avé été fendu avec le sabre et arraché la peau avec une caillou coupante, et séché dans le soleil pendant huit jours. Aoh, très bonne pour moi, cette.

Je touchai ce débris humain, qui avait dû appartenir à un colosse. Les doigts, démesurément longs, étaient attachés par des tendons énormes que retenaient des lanières de peau par places. Cette main était affreuse à voir, écorchée ainsi ; elle faisait penser naturellement à quelque vengeance de sauvage.

Je dis :

— Cet homme devait être très fort.

L'Anglais prononça avec douceur :

— Aoh yes ; mais je été plus fort que lui. J'avé mis cette chaîne pour le tenir.

Je crus qu'il plaisantait. Je dis :

— Cette chaîne, maintenant, est bien inutile, la main ne se sauvera pas.

Sir John Rowell reprit gravement :

— Elle voulé toujours s'en aller. Cette chaîne été nécessaire.

D'un coup d'œil rapide j'interrogeai son visage, me demandant :

— Est-ce un fou, ou un mauvais plaisant ?

Mais la figure demeurait impénétrable, tranquille et bienveillante. Je parlai d'autre chose et j'admirai les fusils.

Je remarquai cependant que trois revolvers chargés étaient posés sur les meubles, comme si cet homme eût vécu dans la crainte constante d'une attaque.

Je revins plusieurs fois chez lui. Puis je n'y allai plus. On s'était accoutumé à sa présence ; il était devenu indifférent à tous.

Une année entière s'écoula. Or, un matin, vers la fin de novembre, mon domestique me réveilla en m'annonçant que sir John Rowell avait été assassiné dans la nuit.

Une demi-heure plus tard, je pénétrais dans la maison de l'Anglais avec le commissaire central et le capitaine de gendarmerie. Le valet, éperdu et désespéré, pleurait devant la porte. Je soupçonnai d'abord cet homme ; mais il était innocent.

On ne put jamais trouver le coupable.

En entrant dans le salon de sir John, j'aperçus du premier coup d'œil le cadavre étendu sur le dos, au milieu de la pièce.

Le gilet était déchiré, une manche arrachée pendait ; tout annonçait qu'une lutte terrible avait eu lieu.

L'Anglais était mort étranglé ! Sa figure, noire et gonflée, effrayante, semblait exprimer une épouvante abominable ; il tenait entre ses dents serrées quelque chose ; et le cou, percé de cinq trous qu'on aurait dit faits avec des pointes de fer, était couvert de sang.

Un médecin nous rejoignit. Il examina longtemps les traces des doigts dans la chair et prononça ces étranges paroles :

— On dirait qu'il a été étranglé par un squelette.

Un frisson me passa dans le dos, et je jetai les yeux sur le mur, à la place, où j'avais vu jadis l'horrible main d'écorché. Elle n'y était plus. La chaîne, brisée, pendait.

Alors je me baissai vers le mort, et je trouvai dans sa bouche crispée un des doigts de cette main disparue, coupé ou plutôt scié par les dents juste à la deuxième phalange.

Puis on procéda aux constatations. On ne découvrit rien. Aucune porte n'avait été forcée, aucune fenêtre, aucun meuble. Les deux chiens de garde ne s'étaient pas réveillés.

Voici, en quelques mots, la déposition du domestique :

Depuis un mois, son maître semblait agité. Il avait reçu beaucoup de lettres, brûlées à mesure.

Souvent, prenant une cravache, dans une colère qui semblait de la démence, il avait frappé avec fureur cette main séchée, scellée au mur et enlevée, on ne sait comment, à l'heure même du crime.

Il se couchait fort tard et s'enfermait avec soin. Il avait toujours des armes à portée du bras. Souvent, la nuit, il parlait haut, comme s'il se fût querellé avec quelqu'un.

Cette nuit-là, par hasard, il n'avait fait aucun bruit, et c'est seulement en venant ouvrir les fenêtres que le serviteur avait trouvé sir John assassiné. Il ne soupçonnait personne.

Je communiquai ce que je savais du mort aux magistrats et aux officiers de la force publique, et on fit dans toute l'île une enquête minutieuse. On ne découvrit rien.

Or, une nuit, trois mois après le crime, j'eus un affreux cauchemar. Il me sembla que je voyais la main, l'horrible main, courir comme un scorpion ou comme une araignée le long de mes rideaux et de mes murs. Trois fois, je me réveillai, trois fois je me rendormis, trois fois je revis le hideux débris galoper autour de ma chambre en remuant les doigts comme des pattes.

Le lendemain, on me l'apporta, trouvé dans le cimetière, sur la tombe de sir John Rowell, enterré là ; car on n'avait pu découvrir sa famille. L'index manquait.

Voilà, mesdames, mon histoire. Je ne sais rien de plus.

Les femmes, éperdues, étaient pâles, frissonnantes. Une d'elles s'écria :

— Mais ce n'est pas un dénouement cela,

ni une explication ! Nous n'allons pas dormir si vous ne nous dites pas ce qui s'était passé, selon vous.

Le magistrat sourit avec sévérité :

— Oh ! moi, mesdames, je vais gâter, certes, vos rêves terribles. Je pense tout simplement que le légitime propriétaire de la main n'était pas mort, qu'il est venu la chercher avec celle qui lui restait. Mais je n'ai pu savoir comment il a fait, par exemple. C'est là une sorte de vendetta.

Une des femmes murmura :

— Non, ça ne doit pas être ainsi.

Et le juge d'instruction, souriant toujours, conclut :

— Je vous avais bien dit que mon explication ne vous irait pas.

GUY DE MAUPASSANT.

FRANÇOISE CHAMAILLAT

Vers quatre heures et demie du matin, Françoise se rend à la boulangerie. Dans l'atmosphère grise et poudreuse du four, sous la jaune clarté du gaz, autour duquel des atomes de farine se livrent à des valse éperdues, debout, elle finit la toilette du pain, et, flûtes de marchands de vin, pains boulots semblables à des poulards emmaillottés, pains marchands fendus comme d'énormes grains de café, pains ronds comme de chaudes lunes rousses, couronnes dorées, tous, ils passent sous la brosse poudreuse de Françoise.

Après avoir ramassé les cendres et les braises, elle dispose dans sa voiture à bras les pains des pratiques servies à domicile ; puis elle s'attelle à la petite charrette et commence sa tournée. Son trousseau de taille pend à son côté ; elles rendent un bruit sec en cliquetant les unes contre les autres.

Lorsqu'elle est entrée dans une centaine de maisons, qu'elle a gravi un millier de marches, elle a gagné quarante sous, et le plus rude de sa journée est terminé. Autrefois, elle employait l'après-midi à faire des ménages ; aujourd'hui elle est occupée à des ouvrages moins fatigants dans l'intérieur de la boulangerie.

Françoise Chamaillet, porteuse de pain, femme du peuple, partie de ces travailleurs obscurs, opiniâtres et probes qui s'acquittent du rude labeur quotidien, monotone, en geignant, et sans murmurer pour gagner leur vie, exerce depuis trente-cinq ans son dur métier. Elle a cinquante ans ; depuis trente-cinq ans elle a peiné, maigri, séché en accomplissant sa tâche, qui tient de celle du facteur et du cheval de trait, sans jamais faillir, sans jamais se reposer. Les boulangers n'ont pas de vendredi saint ; on ne chôme pas complètement le jour de la Saint-Honoré.

Françoise semble être descendue, sans déplacer les lignes, d'une eau-forte moderne. Le dessin de sa personne et de sa toilette se compose entièrement de traits droits reliés entre eux par quelques courbes rares et nettes.

La tête, petite, ovale en longueur, s'entoure d'un bonnet blanc uni, strictement appliqué sur les rondeurs du crâne, d'où ne s'échappe pas une mèche de cheveux. Ce bonnet, noué sous le menton par deux brides minces, encadre la figure sèche et couronne le front d'une rangée de petits tuyaux disposés comme des crêpeaux au sommet d'une tour. Le visage n'a pas de teint, mais une uniforme couleur de chêne. Le mouvement instinctif qui fait cligner les yeux pour les garantir de la poussière, et qui crispe les coins de la bouche soufflant pour l'éloigner, a contracté la peau en plis ineffaçables aux tempes et aux commissures des lèvres. Les sourcils gris, les yeux bleus, le nez droit,